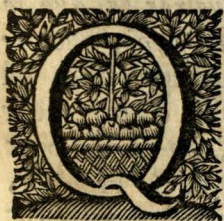


L'EXCELLENCE
 DU
 CHRISTIANISME,
 OU
 SERMON *

Sur l'Evang. de S. Jean, Chap. VII.
 v. 46.

*Jamais Homme ne parla comme
 cet Homme.*



Quand le CHRIST sera
 venu, fera-t-il plus de
 Signes que celui-ci n'en a
 fait? C'est, Mes Freres,
 ce que plusieurs d'entre
 les Troupes disent de
 JESUS-CHRIST, dans un des versets y. 31.
 qui précèdent celui que je viens de vous
 lire. La considération des Miracles éclatans
 que JESUS-CHRIST avoit fait
 A de-

* Prononcé le Jeudi matin 13. de Mai 1706. Jour de l'Ascension, à l'ouverture du Synode assemblé à Dort.

devant eux; tant de Paralitiques qu'il avoit fait marcher; tant de Lepreux qu'il avoit guéris; tant d'Aveugles à qui il avoit rendu la vuë; tant de Morts qu'il avoit resuscitez: tout cela les persuade, à-peu-près, d'être Chrétiens. S'ils n'osent ouvertement confesser que JESUS soit le Messie, du moins reconnoissent-ils que, du côté des Miracles, le Messie ne pourra jamais le surpasser; &, à ce caractère, ils ne peuvent se défendre de le regarder comme un Prophète & un Docteur venu du Ciel. En effet, Mes Freres, il semble, comme le disoit Nicodème, que nul ne peut faire les

Jean III.
1. 2.

choses que faisoit JESUS-CHRIST, si Dieu n'est avec lui. D'où vient que le

Jean V.
36.

même Sauveur disoit aux Juifs incrédules: *Les œuvres que mon Pere m'a données pour les accomplir, ces œuvres-là que je fais rendent témoignage de moi, que le Pere m'a envoié.* Témoignage d'un tel poids, qu'il n'en allègue point d'autre pour convaincre Jean Baptiste, ou plutôt pour convaincre les Disciples de ce S. Homme, qui étoient venus lui demander s'il étoit celui qui devoit venir: *Allez, leur répon-*

Math.
XI. 4. 5.

dit-il, & raportez à Jean les choses que vous voyez & que vous entendez: Les Aveugles recouvrent la vuë, les Boiteux marchent, les Lepreux sont nettoïez, les Sourds entendent, & les Morts resuscitent.

Cependant, Mes Freres, ce caractère d'une Mission Divine, quand on le considère seul & séparé de tous les autres, paroît assez équivoque & assez douteux. Un Homme, extraordinairement suscité de Dieu pour établir dans le Monde une Religion nouvelle, doit faire des Miracles, je l'avouë. Ce sont-là, si j'ose le dire, ses Lettres de Créance : c'est la main & le Sceau de Dieu attaché à sa Commission, & sans quoi on seroit en droit de lui refuser cette soumission absolüe qu'il voudroit exiger de nous, & que nous devons, en effet, à tout Homme qui nous parle de la part de Dieu. Mais de ce qu'un Homme fait des Miracles, il ne s'ensuit pas toujours que ce soit Dieu qui l'envoie. Il étoit expressément ordonné à l'ancien Peuple, ^{Deut. XIII. 1.} non seulement de n'écouter pas, mais encore de faire mourir, sans misericorde, de certains Prophètes, qui pourtant faisoient des Signes & des Miracles. ^{Math. XXIV. 24.} JESUS-CHRIST lui-même nous déclare, qu'il ^{24.} *devoit s'élever de faux Christs & de faux Prophètes, qui fairoient de grands Prodiges & des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il étoit possible, les Elus-mêmes.* Et un Apôtre nous avertit, que ^{2 Theff. II. 9.} *l'avénement de l'Homme de péché sera selon l'efficace de Satan, en toute puissance, & Signes, & Miracles de mensonge.* En vain prétendroit-on que les Miracles des faux

Docteurs font de faux Miracles, des illusions qui se font sur les sens de ceux qui les voient. Quand cela seroit, ces illusions-mêmes ne pourroient être regardées que comme miraculeuses ; puisqu'il n'est pas moins difficile de comprendre, que les faux Docteurs puissent agir d'une telle maniere sur les sens d'un grand nombre de Personnes, qu'ils leur fassent voir comme réels des objets qui ne sont pas ; qu'il l'est de s'imaginer, qu'ils puissent réellement produire ces objets-mêmes.

Il faut donc, Mes Freres, que comme les Miracles nous frappent, réveillent notre attention, & nous portent à examiner la Doctrine qu'on nous propose ; la Doctrine, de même, nous découvre quelle est l'origine des Miracles, & nous fasse discerner ceux qui viennent de Dieu, de ceux qui se font par l'intervention du Démon. Ces deux choses ne doivent jamais être séparées, & concourent à se rendre l'une à l'autre un témoignage mutuel. Quelque excellente que soit une Doctrine, si elle n'est pas soutenue par des Miracles, qui me fassent connoître qu'elle vient de Dieu ; je ne puis la regarder que comme une Doctrine humaine, pour laquelle je ne suis pas obligé d'avoir plus de soumission que pour les autres Véritez que la Raison me découvre. Quelque grands que soient des Miracles, s'ils se font pour confirmer une Doctrine

im-

impure, qui me porte à me détourner du vrai Dieu pour me faire aller après d'autres Dieux; je dois les rejeter, comme autant de pièges qui me sont tendus par le Démon. Mais quand je vois ces deux choses jointes ensemble, la grandeur des Miracles & la pureté de la Doctrine; quand je vois d'éclatans Miracles se faire pour confirmer une Doctrine excellente en elle-même, parfaitement sainte, qui tend uniquement à m'inspirer de l'amour pour Dieu & de la haine pour le Vice; je ne puis m'empêcher de regarder celui en qui je trouve ces deux caractères comme un Homme Divin, comme un Docteur que Dieu m'envoie pour me découvrir sa volonté, & pour m'indiquer le moien par lequel je puis parvenir à l'éternel Bonheur.

Tel est JESUS-CHRIST, Mes Freres. D'un côté, il fait des Miracles en grand nombre, avantageux & salutaires aux Hommes; en sorte qu'il est vrai de dire de lui, que jamais Homme ne fit les choses qu'on lui vit faire: &, de l'autre, il annonce une Doctrine excellente à toutes sortes d'égards; parfaitement pure, parfaitement digne de Dieu, parfaitement proportionnée aux besoins & aux désirs de l'Homme; en sorte qu'il n'est pas moins vrai de dire, que *jamais Homme ne parla comme lui.*

Ces paroles, Mes Freres, prouvent, d'une maniere bien sensible, la vérité de ce que

Psaum.
LXXVI.
11.

dit un Prophète, que *la colere de l'Homme retourne à la louange de Dieu.* Les Pharisiens & les principaux Sacrificateurs, jaloux de la gloire & de la reputation que JESUS-CHRIST s'aquiert de jour en jour, cherchent les moiens d'arrêter les progrès qu'il fait parmi le Peuple; ils n'en trouvent point de plus propre que de se saisir de lui: ils envoient donc des Sergens pour l'enlever. Qu'arrive-t-il? Ces Sergens, frapez de l'éclat de ses Miracles; étonnez, ravis en admiration de la sagesse & de la solidité de ses Discours, n'osent mettre les mains sur lui, & s'en retournent sans rien faire: &, lorsque ceux qui les avoient envoiez leur en demandent la raison, ils répondent, d'une maniere qui ne peut que confirmer de plus en plus le Peuple dans la haute opinion qu'ils ont conçue de JESUS-CHRIST: *Jamais Homme ne parla comme cet Homme.*

Ne soiez pas surpris, Mes Freres', si nous avons choisi ces paroles pour faire le sujet du Discours que vous allez entendre. Pour avoir été prononcées par des Sergens, elles n'en sont pas moins dignes de notre attention & de notre meditation. Au contraire, le caractère même & la disposition d'esprit de ceux qui parlent ici rendent la déclaration qu'ils font, plus digne d'être *entièrement reçue.* C'est un aveu que la force de la Vérité arrache de leur bouche.

Si

Si c'étoient des Disciples de JESUS-CHRIST; si c'étoient des gens prévenus en sa faveur qui tinsent ce langage, on pourroit soupçonner qu'une affection aveugle corromproit leur jugement. Mais ce sont des Ennemis du Sauveur; ce sont des gens dévouez au service de leurs Maîtres, à être les exécuteurs de la fureur des Sacrificateurs & des Pharisiens contre lui, qui lui rendent un si glorieux témoignage. Et qui peut douter que ce témoignage, dans leur bouche, n'ait un double poids, & que par conséquent ce ne soit une vérité certaine, que *jamais Homme ne parla comme JESUS-CHRIST?*

Il est difficile de savoir, bien précisément, quels furent les Discours que les Sergens entendirent faire au Sauveur, & qui les obligerent à agir & à parler d'une manière si opposée aux intentions de ceux qui les emploioient. L'Évangéliste ne le rapporte qu'en passant. C'est ce qui nous autorise à donner à leur témoignage le sens le plus étendu qu'il peut recevoir, en le considérant par rapport aux trois principales choses, qui ont fait le sujet des Discours de JESUS-CHRIST, pendant sa Conversation sur la Terre, & qui constituent la Religion qu'il a établie dans le Monde: savoir, les Vérités qu'il nous a découvertes, les Préceptes qu'il nous a donnez, & les grandes & précieuses Promesses qu'il nous

a faites. Il nous enseigne d'abord ce que nous devons croire, puis ce que nous devons faire, & enfin ce que nous devons espérer. A ces trois égards, nous vous ferons voir que *jamais Homme ne parla comme lui*. Veuille, ce Divin Sauveur, nous éclairer des lumieres de sa Sagesse, & conduire notre Meditation par son Esprit, afin que nous puissions le faire parler d'une maniere digne de lui; & qui, vous remplissant d'amour & d'admiration pour la Religion qu'il vous a donnée, vous dispose, par cela-même, à en remplir fidèlement tous les Devoirs, pour en obtenir un jour les recompenses. Amen.

I. P A R T I E.

JE n'entreprends pas, Mes Freres, de relever ici l'excellence & la Divinité de toutes les Véritez que JESUS-CHRIST nous a prêchées. Chacune de ces Véritez pourroit nous arrêter plus que le tems destiné à ces Exercices ne doit nous le permettre; & l'on peut dire d'elles toutes, que *ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point ouïes, & qui ne sont jamais montées au cœur de l'Homme*. Mais pour ne fatiguer pas votre attention, & ne nous engager pas dans une longueur excessive, nous reduirons les Véritez dont nous avons à vous parler à ces trois prin-

ci-

cipales, qui semblent être le fondement & le précis de toutes les autres: l'une, qui regarde la connoissance que JESUS-CHRIST nous donne de Dieu; l'autre, qui regarde la connoissance qu'il nous donne de nous-mêmes; & la troisième, qui regarde la connoissance qu'il nous donne du moien par lequel nous pouvons nous reconcilier & nous unir à Dieu. Les deux premières nous font voir deux objets bien différens, & infiniment éloignez; Dieu environné de lumiere & de gloire, l'Homme qui n'est que poudre & cendre par sa nature; Dieu infiniment heureux, aussi-bien qu'infiniment saint & infiniment juste; l'Homme qui n'est que souilleure & que misère par son péché. La troisième nous découvre le moien de rapprocher ces deux objets si éloignez; en sorte que nonobstant la grandeur de Dieu, & la bassesse de l'Homme; la Justice & la Sainteté de l'un, & l'iniquité & la souilleure de l'autre: Dieu ne laisse pas de devenir le Souverain Bien de l'Homme, & l'Homme de devenir l'Enfant & l'Héritier de Dieu.

Sur la première de ces trois choses, rappelez ici, Mes Freres, les idées que les Hommes avoient de la Divinité, avant que JESUS-CHRIST parût au Monde. Les Paiens avoient changé la gloire de Dieu incorruptible, à la ressemblance Rom. I. & ^{23.} à l'image des Hommes corruptibles, & des

oiseaux, & des bêtes à quatre pieds, & des reptiles. Non seulement les plus méchans de tous les Hommes, des gens qui, pendant leur vie, ne s'étoient rendus fameux que par leurs larcins, leurs brigandages, leurs meurtres, leurs parricides, leurs adultères, leurs rapt, leurs incestes; non seulement, dis-je, de tels Scélerats étoient adorez comme des Dieux: mais les plus viles & les plus méprisables de toutes les Créatures; les Brutes, les Serpens, les Crocodiles; les Créatures même inanimées, le Soleil, la Lune, les Etoiles, les Rivieres, les Fruits des Arbres, les Fleurs des Jardins, les Herbes des champs, les Maladies du corps, les Passions & les Vices de l'ame étoient devenus autant d'Objets d'adoration; en sorte qu'il étoit difficile de décider qui étoient plus ridicules, ou les Dieux qui étoient adorez, ou les Hommes qui les adoroient. Mais ce qu'il y a de plus étrange & de plus surprenant, c'est que ce n'étoient pas seulement ces Peuples grossiers & brutaux, qui passent leur vie sans faire usage de leur Raison, qui donnoient dans ces excès: les Nations-mêmes les plus éclairées; les *Chaldéens*, les *Egiptiens*, les *Phéniciens*, les *Grecs*, les *Romains*, sembloient se disputer à l'envi la gloire, parlons mieux, la honte de raffiner sur ce sujet. Qui oseroit raconter les Cérémonies de leurs prétendus Dieux immortels, & leurs Mys-

Myftères impurs? Leurs amours, leurs vengeances, leurs cruautéz, leurs jaloufies, leurs discordes, & tous leurs autres excès étoient le fujet ordinaire des Fêtes & des Sacrifices, aufli bien que des Hymnes qu'on chantoit à leur honeur, & des Peintures qu'on leur confacroit dans les Temples.

Il eft vrai qu'un petit nombre de Philofophes avoient à la fin reconnu, qu'il y avoit un autre Dieu que ceux que le Vulgaire adoroit; mais ils n'ofioient l'avouër. Au contraire, *Socrate*, le plus fage d'entre eux, établiffoit pour Maxime, que chacun devoit fuivre la Religion de fon País; & *Platon*, fon Disciple, qui voioit la Grèce & tous les País du Monde pratiquer une Religion ridicule & un Culte fuperftitieux & impie, ne laiffoit pas de pofèr, comme un des principaux fondemens de fa République, qu'il ne falloit jamais rien changer dans la Religion qu'on trouvoit établie, & que c'étoit avoir perdu le fens que de l'entreprendre. Le premier de ces deux Philofophes, quand on l'accufa de nier les Dieux que le Public adoroit, s'en défendit comme d'un crime; & l'autre, parlant du Dieu qui a créé l'Univers & qu'il reconnoit pour le feul vrai Dieu, dit qu'il étoit défendu de le faire connoître au Peuple. En un mot, ^{Rom.} ces gens-là, *fe difant être fages, étoient* I. 22. *devenus fous*, & s'ils apercevoient quelques Véritez touchant la Religion, *ils rete-*
noient,

noient, par une prévarication honteuse, ces *Véritez en injustice*, parlant, agissant comme les autres.

D'ailleurs, ces mêmes *Véritez* se trouvoient corrompuës, par le mélange d'un grand nombre d'erreurs qui étoient incompatibles avec elles, & qui ruinoient la Religion. Les Philosophes reconnoissoient un Dieu, un seul Dieu, un Dieu supérieur & infiniment élevé au-dessus de toutes les Créatures; mais les uns se représentoient ce Dieu comme un Etre nonchalant & oisif, qui, sans se mêler des affaires d'icibas, s'envelopoit en lui-même & dans sa propre félicité; les autres, comme un Etre imparfait, qui, ou par foiblesse, ou par manque d'affection, ou par ignorance, borroit ses soins à la conduite des seuls Etats & des Républiques, sans s'intéresser, en aucune maniere, dans ce qui regardoit les particuliers; les autres, comme un Etre aveugle, qui agissoit nécessairement, entraîné par la force des Destinées, dont il étoit esclave: & ceux-là même qui reconnoissoient en Dieu une Providence libre & indépendante se sentoient portez, par la considération des maux qui arrivent aux Hommes dans le Monde, & plutôt aux Gens de bien qu'aux autres, à le regarder comme un Etre cruel & vindicatif, qui se plaisoit à faire souffrir sa Créature, & qui étoit plus disposé à punir les plus legeres fautes, qu'à

recompenser les plus excellentes Vertus.

Moïse donnoit aux *Juifs* des Idées plus pures de la Divinité, que celles que les *Paiens* en avoient, je l'avouë. Il leur avoit fait connoître le vrai Dieu, le seul vrai Dieu; mais il ne le leur avoit guères fait connoître que par un certain côté, savoir, par le côté de sa Grandeur, de sa Majesté, de sa Puissance, &, sur tout, de sa Sévérité & de sa Justice. La Miséricorde, dans laquelle Dieu fait consister sa Gloire, & sans laquelle la Religion de l'Homme pécheur ne peut être que vaine & infructueuse, ne paroisoit point encore, ou du moins ne paroisoit que confusement. La Dispensation de *Moïse*, précisément considérée en elle-même, ne nous représentoit Dieu que comme un Etre sévère & inexorable, devant lequel on ne trouvoit point de lieu à la repentance, & qui condamnoit, sans ressource, tous les Transgresseurs à la malédiction & à la mort.

JESUS-CHRIST, Mes Freres, nous donne de la Divinité une idée aussi pure, que celle que les *Paiens* s'en étoient formée étoit impure & corrompuë, &, en même tems, plus pleine & plus parfaite, que celle qu'en avoient les *Juifs*. Il nous le présente comme un pur Esprit, exempt des foiblesses, des défauts, des imperfections de la Matière; comme un Etre qui possède toutes les Vertus imaginables, dans un degré

gré infiniment plus élevé que nous ne pouvons nous l'imaginer; une Sagesse sans bornes, une Puissance infinie, une Connoissance à laquelle rien n'échape, une Bonté sans mesure, une Justice incorruptible, une Sainteté sans tâche. Etre éternel, indépendant, immuable, parfaitement simple, subsistant de par lui-même; la Cause, la Source, le Principe de tout ce qui subsiste: Etre qui a formé l'Univers, qui le conserve, qui le gouverne, qui en dirige toutes les parties & tous les mouvemens; en sorte que rien n'y arrive sans sa volonté, & que tout y conspire à faire éclater sa Gloire: Etre qui renferme en lui-même, mais d'une manière infiniment plus parfaite, tout ce que les Créatures peuvent avoir de beau, de grand, de glorieux: Etre, sur tout, souverainement aimable, qui nous prévient de ses faveurs; qui renouvelle, chaque matin, sa gratuité sur nous; qui est disposé à oublier nos Rebellions, lorsque nous nous en repentons bien sincèrement; qui emploie, si j'ose le dire, tous les moyens que sa Sagesse peut lui suggerer pour nous rendre heureux; qui veut lui-même être notre Bonheur; qui se propose, qui se communique à nous comme notre Souverain Bien: *Jamais Homme ne parla comme cet Homme.*

Une seconde Vérité, que J E S U S-CHRIST nous a découverte, est celle qui
re-

regarde la connoissance de nous-mêmes. Quoique les sages Païens eussent fait de ce Précepte, *Connoi toi toi-même*, le fondement & comme l'Abregé de leur Philosophie, on peut dire néanmoins qu'ils n'étoient pas allez fort loin dans cette connoissance; & que, malgré toutes leurs Recherches, l'Homme étoit toujours à l'Homme une énigme inexplicable; ne sachant ni d'où il venoit, ni où il alloit, ni ce qu'il étoit, ni ce qu'il devoit devenir. Ils sentoient bien qu'il y avoit une contradiction perpetuelle & insurmontable entre les facultez supérieures de l'Ame & ses facultez inférieures; ou bien, comme parle *S. Paul*, entre *la Loi de l'entendement*, c'est-à-dire la Raison, & *la Loi des membres*, c'est à-dire la Passion ou la Cupidité. Mais ils ignoroient l'origine de ce désordre; &, dans leur aveuglement, ils s'en prenoient à la Divinité même, l'accusant de peu de Sagesse d'avoir fait un composé aussi monstrueux que l'Homme. Ces deux penchans, si opposez, avoient partagé les Philosophes, & les avoient jettez en deux excès également condamnables. Les uns, ne consultant que les principes de grandeur qu'ils sentoient en eux-mêmes, prétendoient, par un orgueil criminel, élever l'Homme jusqu'à Dieu: & les autres, s'arrêtant à ces affections sensuelles & terrestres qui les attachoient

à la Créature, le ravalotent, par une indigne bassesse, jusqu'au rang des Brutes.

Moïse, je l'avouë, découvroit bien à l'Homme la source de sa corruption & de sa misère; mais, dans le dessein de l'humilier & de l'abattre devant Dieu, il sembloit lui cacher sa véritable Grandeur. On ne voit pas bien qu'il distinguât suffisamment le corps d'avec l'Ame, ou du moins qu'il donnât à celle-ci la supèriorité qu'elle doit avoir sur celui-là. Le Culte charnel qu'il prescrivait; les Promesses, pour la plupart temporelles, qu'il faisoit à l'ancien Peuple, avoient donné, à plusieurs d'entre eux, lieu de penser qu'il n'y avoit aucune distinction entre l'Ame & le corps; que tout perissoit avec la vie présente, & qu'on ne devoit ni rien craindre, ni rien espérer au-delà.

JESUS-CHRIST, en réunissant les deux caractères dont je viens de parler, nous fait de nous-mêmes un Portrait si ressemblant, que nous ne saurions nous y méconnoître. Il nous donne de notre Ame un idée grande, noble, élevée: il nous apprend que Dieu en est le Pere; qu'elle a été formée à l'Image de Dieu; qu'elle participe à la Nature Divine; qu'elle est immortelle, & que le Monde entier ne pourroit la paier; qu'elle a été faite pour converser avec Dieu, pour posséder Dieu, & que la possession de toute autre chose que
Dieu

Dieu n'est pas capable de la satisfaire. Tout cela n'est pas outré. Nous sentons encore en nous-mêmes de certains restes de cette Grandeur passée. Nos désirs, nos affections, tous les mouvemens de notre cœur, qui, dans le tems même qu'ils s'attachent à la Créature avec tant d'ardeur, ne trouvent rien dans sa jouissance capable de les satisfaire, nous portent là. Mais en même tems il nous apprend, que cette Ame, si grande en elle-même, est devenue, par la corruption, sujette à mille foibleses, & le jouët de mille indignes passions: qu'elle a perdu, par son péché, tous les Privileges dont Dieu l'avoit enrichie; & que ne lui restant plus que de vagues désirs pour la félicité, sans savoir ni en quoi consiste cette félicité, ni ce qu'il faut faire pour l'obtenir, elle se porte, en aveugle, à tous les objets qui ont quelque apparence, & s'abandonne à des déreglemens indignes d'elle & de la nature spirituelle & immortelle que Dieu lui a donnée. Tout cela n'est que trop vrai encore; une funeste expérience ne nous permet pas d'en douter.

Oui, ô Hommes, nous dit l'Évangile; voilà ce que vous étiez, & voilà ce que vous êtes. Dieu avoit créé votre premier Pere saint, innocent, parfait; il l'avoit rempli de lumière, & d'intelligence; il lui avoit communiqué sa gloire & ses merveilles.

B

L'Hom-

L'Homme alors n'étoit pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité & les misères qui l'affligent. Il avoit, comme vous avez encore, des désirs immenses; mais ces désirs se trouvoient remplis aussitôt qu'ils étoient formez. Du reste, il n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre le centre de lui-même, & se soustraire à la Domination de Dieu. Dieu l'a abandonné à lui-même, a revolté toutes les Créatures contre lui, l'a dépouillé de tous ses avantages. Vous êtes la criminelle Postérité de cet Homme rebelle; & comme il vous a transmis sa corruption, il vous a transmis aussi ses infortunes. Vous naissez esclaves du péché & tributaires de la mort: *par l'offense d'un seul, la mort & le jugement sont venus sur tous les Hommes en condamnation.* C'est là la véritable source de cette contrariété que vous éprouvez en vous-mêmes, & en même tems de cette mortalité que vous déplorez. Un reste de la lumière que Dieu vous avoit donnée vous découvre encore ce qui est droit; mais la dépravation de votre nature vous fait chercher des détours, vous engage dans l'égarement, & par l'égarement, vous conduit à la mort. Avouons ici, Mes Freres, que *jamais Homme ne parla comme cet Homme.*

Une troisième Vérité, dont JESUS-CHRIST nous instruit, est celle qui nous dé-

Rom. V.
12. 16.

découvre le moien de nous reconcilier avec Dieu. Ce moien, les Hommes, avant JESUS-CHRIST, lavoient inutilement cherché: *Avec quoi préviendrai-je l'Eternel?* C'est une question qu'ils s'étoient faite dans tous les âges & dans tous les Lieux du Monde; mais il ne s'étoit trouvé personne qui y eût bien répondu. Les Payens, il est vrai, par ce grand nombre de Sacrifices qu'ils offroient, chacun à sa maniere, à la Divinité, & dans lesquels ils supposoient, en leur place, une Créature vivante, à laquelle ils donnoient la mort, tâchoient de se rendre la Divinité propice, & de la disposer à les exempter eux-mêmes du Suplice qu'ils sentoient bien qu'ils avoient mérité. Car c'étoit, ce semble, une Maxime constamment reconnüe, non par les *Juifs* seulement, mais aussi par les Gentils, soit que la Nature la leur eût enseignée, soit qu'une longue Tradition, dérivée des Patriarches, la leur eût transmise, que *sans effusion de sang, il ne se fait point de remission des pechez.* Principe qui a été porté si loin, qu'il s'est trouvé des Peuples, qui, pour se mettre à couvert des effets de la Justice Divine, ont offert à la Divinité des Victimes humaines, qui lui ont offert même leurs Fils & leurs Filles, donnant, selon l'expression d'un Prophète, *leur premier né pour leur forfait, & le fruit de leur ventre pour le péché de leur Ame.* Mais, après tout, ces

Mich.
VI. 6.

Heb. IX.

Mich.
VI. 7.

Sacrifices, ou bas & ridicules, ou cruels & contraires à la Nature & à l'Humanité, loin d'appaiser la Divinité, ne faisoient que l'irriter de plus en plus. C'étoit l'outrager, cette Divinité infiniment sainte & infiniment auguste, que d'entreprendre, sans Commision, de lui satisfaire ou par des actions commises contre les Loix les plus inviolables de la Nature, comme si elle eût aimé le sang & l'iniquité, ou par la destruction & par l'offrande de ses Créatures, comme si elle eût été capable de manger la chair des Tauraux, ou de boire le sang des Boucs.

Ps. L.

Heb. IX.
13. 14.

D'un autre côté, les *Juifs* voioient bien que Dieu disimuloit les péchez; mais ils ne voioient pas comment il pouvoit les pardonner. Il est vrai que, par l'ordre de Dieu même, ils offroient des Sacrifices qui sanctifioient les souillez quant à la chair; mais aucun de leurs Sacrifices n'avoit la vertu de purifier la Conscience des œuvres mortes pour servir au Dieu vivant. *Moïse* n'avoit ordonné aucune expiation pour les péchez réels & véritables; il laissoit ceux, qui s'en étoient rendus coupables, exposez à la malédiction de Dieu & à la mort; il leur déclaroit qu'il n'avoit point de remède à leur donner. D'où vient que S. Paul, dans le Chap. VII. des Romains, nous représente le Pécheur, sous la Dispensation de *Moïse*, comme cherchant, dans de grandes

in-

inquiétudes, à se reconcilier avec Dieu; comme s'écriant, avec de violentes agitations, *Helas! malheureux que je suis,* Rom. VII.
qui me délivrera de ce corps de mort?

Dans le tems donc que les Hommes cherchoient vainement, sur la Terre, du secours contre le Ciel; dans le temps qu'ils tâchoient d'élever, pour ainsi dire, des Digues & des Barrières afin d'arrêter la colère de Dieu, dont ils se sentoient poursuivis; dans le tems, qu'alarmez par les justes reproches de leur conscience, ils s'efforçoient de fléchir en leur faveur le Souverain Juge: JESUS-CHRIST paroît au Monde; se présente aux Pécheurs, comme l'Ange autrefois se présenta à *Agar*, prête Gen. XXI.
à défaillir faute d'eau dans le Desert de *Beerscebah*, pour lui indiquer une Fontaine; il les appelle; il relève leurs mains lâches, & leur genoux déjoins; il leur offre le soulagement après lequel ils languissent: *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillez & chargez;* Math. XI. 28.
vous qui gemissez dans le sentiment de vos crimes, & qui connoissant, d'un côté, quel est le Droit de Dieu, & de l'autre, que vous avez fait des choses qui vous rendent dignes de mort, Math. III. 7.
cherchez à éviter la colère à venir; venez à moi, & je vous soulagerai.

En vain espérez-vous, par vos Offrandes, par vos Purifications, par vos Sacrifices, obtenir de Dieu le pardon des péchez que

Psalm.
XLIX,
9.

vous avez commis contre lui. *Le rachat de votre Ame est trop cher, & toutes ces choses ne sont d'aucun prix devant Dieu. Venez à moi, & vous trouverez ce que vous cherchez. Vous faut-il une Victime pure & sans tâche? Je suis tel. Vous faut-il une Victime d'un prix infini? Je vous la donnerai. Vous faut-il une Victime que Dieu accepte? C'est lui qui m'envoie vers vous. En moi vous trouverez ce juste tempérament qui conserve à Dieu tous ses Droits, & qui, en même tems, laisse à l'Homme toutes ses esperances; qui punit le péché, sans préjudice de la Miséricorde de Dieu; qui fait grace au Pécheur, sans préjudice de la Justice: Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, & qu'il boive. Jamais Homme ne parla comme cet Homme.*

Jean.
VII. 37.

Mes Freres, si les Véritez dont je viens de vous parler sont belles, grandes, excellentes en elles-mêmes; elles ne le sont pas moins, dans l'influence qu'elles ont à purifier les Mœurs. Ce sont des Mystères, parce que jusques-là elles avoient été cachées aux Hommes, & que, depuis même qu'elles leur ont été révélées, elles ont toujours de certains endroits que nous ne pouvons comprendre: mais ce sont des Mystères de Piété, parce qu'elles ne tendent qu'à rendre les Hommes meilleurs, à les corriger de leurs vices, à leur inspirer une forte horreur pour le péché; à les

ra-

ramener à la Justice, à la Vertu, & à la considération des Préceptes que JESUS-CHRIST nous a donnez. Et c'est ce qui nous conduit à regarder la confession, que font les Sergens dans notre Texte, par raport à la Morale du Sauveur. C'est notre seconde Partie.

II. P A R T I E.

Pour nous convaincre que, du côté de la Morale, jamais Homme ne parla comme JESUS-CHRIST, nous ferons réflexion sur trois caractères de cette Morale; savoir 1°. sur la nature des Devoirs qu'elle prescrit. 2°. Sur sa perfection, ou, si vous voulez, son intégrité, en ce qu'elle nous recommande généralement toutes les Vertus, & nous défend tous les Vices. 3°. Sur le principe par lequel elle veut que nous nous acquittions de nos Devoirs.

Je dis 1°. Sur la nature des Devoirs que la Morale de JESUS-CHRIST nous prescrit. Ce sont des Devoirs qui sont justes par eux-mêmes, & propres à perfectionner de plus en plus notre nature. Les autres Religions, sans en excepter même celle de Moïse, donnoient aux Hommes des *Commandemens qui n'étoient pas bons*, selon l'expression de l'Écriture; elles commandoient des purifications, des encensemens, des jeûnes, des abstinences de cer-

taines viandes, des observations de certains jours. Pourvû que l'on s'aquitât soigneusement de toutes ces Pratiques, les Prêtres Payens n'en demandoient pas davantage; & l'on doit tomber d'accord, que ces mêmes Pratiques, sous la Loi, étoient regardées comme fort importantes & absolument nécessaires, par l'Institution de *Moïse*; jusques-là que la plûpart des *Juifs* faisoient consister en cela presque toute leur Religion, comme l'Esprit de Dieu le leur reproche en tant d'endroits. Ils se lavoient le corps, mais ils conservoient un esprit impur; & par les Sacrifices qu'ils faisoient à Dieu de leurs Agneaux & de leurs Boucs, ils prétendoient acheter le droit de lui refuser le Sacrifice de leurs affections & de leur cœur.

Au contraire, **JESUS-CHRIST** nous apprend à rendre à Dieu un Service plus raisonnable, plus digne de lui, &, si je l'ose dire, plus digne de nous. Il nous apprend que Dieu étant Esprit, nous lui devons rendre une Adoration spirituelle & pure. Ce n'est plus la circoncision de la chair qu'il nous commande; c'est la circoncision du cœur. Il ne nous ordonne plus l'abstinence de tout travail; mais l'abstinence de toute œuvre mauvaise. Ce n'est plus le Sacrifice de nos Animaux, ou de nos

nos Fruits qu'il exige de nous ; c'est le Sacrifice de nos Passions, de nos Biens, de notre Vie-même, lorsque la chose est nécessaire pour sa Gloire & pour notre Salut. Au commandement de s'abstenir de certaines viandes & de certains bruvages, il substitué la permission d'user de tout ; mais d'en user avec cette modération qui est propre à conserver & à affermir la santé du corps, & à tenir l'Ame dans une liberté qui la rende capable d'exercer les nobles fonctions pour lesquelles elle est formée.

On peut dire que ses Loix sont telles, qu'elles semblent faites exprès pour le bonheur de l'Homme, même dès ici-bas. Les Médecins n'en pourroient donner d'autres plus propres pour la santé du corps, ni les Politiques pour la paix des Etats & le bien de la Société, ni les Philosophes *Epicuriens* même pour la tranquillité de l'Ame & la douceur de la Vie. On peut dire d'elles, avec plus de vérité que *Plutarque* ne l'a dit des Loix de *Solon*, qu'elles sont tellement proportionnées à l'état, aux besoins, aux intérêts des Hommes, que chacun d'eux peut aisément sentir, qu'il leur est infiniment plus avantageux de les observer, que de les violer.

Mais ce qui en relève hautement l'excellence & la Divinité, c'est qu'elles mettent la coignée à la racine de l'Arbre, je veux

Esai. I.
16. 17.

dire qu'elles attaquent le péché jusques dans sa source, qui est le cœur. En effet, on ne voit pas que JESUS-CHRIST, dans le dessein de sanctifier les Hommes, se soit contenté de leur dire en général ; *Cessez de mal faire, apprenez à bien faire* ; ni même qu'il se soit arrêté à défendre en particulier certains grands péchez, constamment reconnus pour tels par la Loi de la Nature aussi-bien que par la Loi de *Moïse* ; qu'il ait défendu, par exemple, les Blasphêmes, les Juremens à faux, les Meurtres, les Adultères : c'est ce qui n'étoit pas nécessaire ; les Hommes sembloient n'avoir pas besoin de nouvelles lumieres sur ce sujet. Mais par tout vous voiez qu'il s'applique principalement à entrer dans le cœur, à manifester les péchez qui y sont cachez ; l'orgueil, l'avarice, la colere, l'envie, la convoitise, la haine des Ennemis, le désir de la vengeance, l'amour des louanges &c. : il tire, dis-je, ces péchez hors de leurs cachettes, il en decouvre l'horreur ; il fait voir combien aisément ils s'insinuent dans les meilleures actions, dans les actes même de la Religion ; dans les Aumônes, dans la Priere, dans le Jeûne, dans tout ce que nous faisons pour témoigner à Dieu le zèle que nous avons pour sa Gloire. Il veut, avant toutes choses, que nous renoncions à ces indignes passions, qui non seulement nous portent à des actes criminels, mais qui

qui souillent même & corrompent nos plus belles vertus; que nos pensées, que nos affections, que nos désirs, que tous les mouvemens de notre cœur soient purs autant que nos actions. *Jamais Homme ne parla comme cet Homme.*

La Morale de JESUS-CHRIST n'est pas moins au-dessus de toutes les autres par son intégrité, qu'elle l'est par la nature des Devoirs qu'elle nous prescrit. A regarder la Morale des Payens du côté de la pratique, il ne se peut rien voir de plus monstrueux: ils sembloient avoir effacé de leur esprit les idées du Vice & de la Vertu; prendre le bien pour le mal & le mal pour le bien, la lumière pour les ténèbres & les ténèbres pour la lumière. Et certainement il n'y a pas lieu d'en être surpris. Quelle Piété envers Dieu; quelle justice, quelle charité, quelle fidélité envers les Hommes; quelle sobriété, quelle modération, quelle pureté envers soi-même pouvoit-on attendre de gens qui avoient de la Divinité les idées dont nous vous parlions tantôt? Quels pouvoient être, dis-je, les fruits de cette Religion, qui portoit les Gentils à prostituer leurs adorations à des Dieux fourbes, impudiques, adultères, débauchez, sinon ceux que S. Paul nous décrit au commencement de son Epître aux Romains, & ailleurs dans le Chap. II. de son Epître aux Ephesiens?

J'avouë que du côté de la Spèculation, la Morale des Payens s'accordoit moins avec la Religion qu'ils professoient que leurs Mœurs. On trouve parmi eux des Loix qui paroissent assez équitables. Les Livres de leurs Philosophes sont remplis de Maximes fort raisonnables & fort justes. Mais on y trouve aussi des Loix injustes; on y trouve des Maximes corrompuës. Les *Egiptiens* & les *Lacedémoniens* permettoient le larcin: *Aristote* & *Cicéron* enseignoient que la vengeance étoit une vertu: les *Stoiciens* louoient le meurtre de soi-même; tous condamnoient l'Humilité comme une bassesse. Et, en général, si les Payens recommandoient ces sortes de Devoirs que les Hommes pratiquent les uns envers les autres, pour le bien & la douceur de la Société; il est aisé de reconnoître que c'étoit moins par vertu & par amour pour la justice, que par Politique & par intérêt; & ils négligeoient absolument ceux qui regardent le Culte que nous devons à la Divinité, qui sont pourtant les plus indispensables. La Morale de *Moïse* étoit plus parfaite sans doute; mais ce Legislatteur y accordoit néanmoins encore bien des choses à la dureté de cœur des *Israélites*. La Polygamie y étoit tolérée; le Divorce, pour des sujets assez légers, y étoit permis; l'amour des Ennemis n'y paroît pas assez clairement recommandé.

JESUS-CHRIST seul nous a donné un Système complet de Morale. Tous nos Devoirs s'y trouvent rassemblez, &, en même tems, admirablement bien liez les uns avec les autres. Il n'y a rien d'inutile, mais il n'y a rien de défectueux: aucun Vice n'y est épargné; aucune Vertu n'y est omise. Vous savez, dit S. JEAN, que CHRIST est apparu, afin qu'il ôtât le péché, & en lui, c'est-à-dire, par une Phrase ordinaire aux Auteurs Sacrez, dans sa Discipline, dans la Religion qu'il nous a ordonné de pratiquer, *il n'y a point de péché, c'est-à-dire, il n'y a point de péché qui ne soit défendu.* D'où vient que cette Religion est appelée par S. JAQUES, *la Religion pure & sans macule*, par opposition aux autres Religions, qui ont un caractère tout opposé. Il nous apprend à nous nettoier de toute souilleure de chair & d'esprit: il nous oblige à être saints & irrépréhensibles dans toute notre conversation: il nous ordonne d'être parfaits, & parfaitement disposez à toutes sortes de bonnes œuvres: il nous instruit parfaitement sur ce que nous devons au Prochain, sur ce que nous devons à Dieu, sur ce que nous nous devons à nous-mêmes. En un mot, toutes les choses qui sont véritables, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont

^{1 Jean}
III. 5.

^{Jaq. I.}
27.

III
IVX
.82

^{Phil. IV.}
8.

sont justes, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée; s'il y a quelque Vertu, ou quelque chose qui soit digne de louange, il nous recommande fortement toutes ces choses. Certainement jamais Homme ne parla comme cet Homme.

Mais la même Vérité paroîtra plus clairement encore, si nous considérons le principe par lequel JESUS-CHRIST veut que nous pratiquions nos Devoirs, je veux dire l'amour de Dieu. On a vû des Philosophes faire profession de pratiquer & de recommander la Vertu, il est vrai. Mais dans quelle vûe? Eux-mêmes n'en faisoient pas mystère. C'étoit afin de s'élever, par cette Vertu-même, au-dessus de Dieu, ou du moins de s'égalér à Dieu, de se rendre indépendans de Dieu. Quelle criminelle Discipline, qui enseignoit aux Hommes à se soustraire au juste Empire d'un Souverain qui a sur nous des Droits sans bornes, & en qui nous avons la vie, le mouvement, & l'être! Quel Sage que celui qui se met lui-même à la place de Dieu, & qui devient à lui-même son propre centre; qui raporte tout à soi, & qui ne cherche, dans tout ce qu'il fait, ou que les applaudissemens des Hommes, ou qu'une vaine complaisance, une ridicule admiration que lui donne pour lui-même sa prétenduë Vertu! Tels étoient les sages Payens. Ils se détachotent du monde, mais pour

pour s'attacher à eux-mêmes : ils déclamoient contre les défauts de la Nature humaine, mais pour avoir lieu d'encenser à leur propre Sagesse, qui les en avoit affranchis : ils fouloient aux pieds la vanité des autres, mais par une vanité plus grande encore : ils méprisoient tout, mais pour s'admirer uniquement : ils se privoient des Voluptez grossières de la chair ; mais pour s'abandonner à certaines Voluptez spirituelles, plus délicates & plus sensibles, & dans lesquelles l'Amour-propre trouvoit bien mieux son compte. En un mot, n'ayant point Dieu devant les yeux, toutes leurs démarches, toutes leurs actions ne pouvoient être qu'un égarement perpetuel.

Moïse recommandoit bien l'amour de Dieu, je l'avouë ; mais le génie de sa Dispensation étoit tel, que, comme je l'ai déjà remarqué, elle sembloit moins propre à engendrer pour Dieu de l'amour dans le cœur, que de la crainte. Cet Esprit de servitude, qui l'accompagnoit faisoit que, pour l'ordinaire, les *Juifs* ne s'aquitoient de leurs devoirs que par des vûës basses & mercenaires ; par la terreur des peines dont ils étoient menacez, ou par l'esperance des recompenses terrestres qui leur étoient promises.

JESUS-CHRIST, Mes Freres, en nous commandant d'aimer Dieu de tout notre cœur, veut en même tems que cet amour influë dans toute notre Vie ; qu'il soit l'a-

me

me de toutes nos actions, & la Vertu, pour ainsi dire, de toutes nos Vertus. Qu'y a-t-il de plus équitable que ce Principe? N'est-il pas juste que la Créature raporte tout à son Créateur; qu'elle lui sacrifie tout, qu'elle le fasse le centre de tout? Mais en même tems, qu'y a-t-il de plus sanctifiant? Que l'amour de Dieu tienne le principal lieu dans votre cœur, toutes les passions criminelles y tomberont par terre, comme *Dagon* autrefois tomba à la présence de l'Arche. Qu'y a-t-il de plus propre à maintenir la Paix dans la Société? La Morale des Payens, qui faisoit que chacun raportoit tout à soi-même, étoit une source perpetuelle de division & de jalousie. Au contraire, que resultera-t-il de la pratique d'un amour dominant pour Dieu? Il en resultera que les intérêts des uns feront les intérêts des autres; qu'il n'y aura ni haine, ni envie, ni concurrence, parce que la Charité réunira tous les cœurs en Dieu. Que si quelquefois ce même amour pour Dieu nous oblige, ainsi que parle l'Évangile, à hair nos Peres, nos Meres, nos Freres, en un mot, à rompre, en quelque maniere, tous les liens de la Nature; outre que cette expression ne doit pas être prise à la lettre, ce devoir d'ailleurs ne regarde que certaines circonstances particulieres, où les Fidèles peuvent quelquefois se trouver. Dans le fond, jamais les Hommes ne sont plus

uns

unis entre eux; jamais les Peres n'ont une plus véritable tendresse pour leurs Enfans; jamais les Enfans ne s'aquient mieux de leurs obligations envers leurs Peres; jamais les Maîtres n'ont plus de support pour leur Serviteurs; jamais les Serviteurs ne se sentent mieux disposez à obéir à leurs Maîtres; jamais les Magistrats n'ont plus d'affection pour leurs Peuples; jamais les Peuples n'ont plus de soumission pour leurs Magistrats, que lorsque, dans la pratique des Devoirs auxquels ces différentes relations les engagent, ils se considèrent tous en Dieu, ils se sentent tous animez de l'amour de Dieu. Disons-le donc encore une fois, *Jamais Homme ne parla comme cet Homme.*

III. P A R T I E.

Mais s'il est vrai que jamais Homme ne mit la Vertu dans un si beau jour, & n'enseigna aux Hommes une Morale aussi pure & aussi parfaite que JESUS-CHRIST; il n'est pas moins vrai encore, d'un côté, que jamais Homme ne fit espérer d'aussi puissans secours pour pratiquer la vertu; &, de l'autre, que jamais Homme ne proposa de plus magnifiques recompenses à ceux qui seroient véritablement vertueux. Ces deux considérations vont faire le sujet de notre troisième Partie. L'une nous fera voir les

promesses que JESUS-CHRIST nous fait pour la Vie présente, & l'autre celles qu'il nous fait pour la Vie à venir. A ces deux égards encore vous tomberez d'accord de la vérité de cette parole, *Jamais Homme ne parla comme cet Homme.*

Sur la première, j'ai déjà remarqué que la corruption de l'Homme, & ce malheureux penchant qui nous entraîne vers le péché, est une chose que les Payens mêmes, nonobstant les épaisses ténèbres dans lesquelles ils étoient plongez, n'ont pas laissé d'apercevoir & de sentir. Certaines lumieres, qui sont demeurées dans notre entendement, nous rendent bien encore capables de discerner, au moins à certains égards, ce qui est juste de ce qui est injuste: certains sentimens, qui sont demeurés dans notre conscience, nous forcent encore à reconnoître & à juger que la Vertu est préférable au Vice; que nous sommes dans l'obligation d'éviter celui-ci, & de nous appliquer à la pratique de celle-là. Mais la corruption de notre cœur nous empêche de suivre ces lumieres de notre entendement, & d'agir selon ces sentimens de notre conscience. La Passion combat contre la Raison, la Loi des membres contre la Loi de l'entendement; &, dans ce combat, le Parti le plus juste est d'ordinaire le plus foible. Nous voions ce qui est bon, nous l'approuvons, & néanmoins
nous

nous ne laissons pas de nous déterminer en faveur de ce qui est mauvais.

Encore une fois, les Payens ont aperçû ce désordre, cette oposition, qui se rencontre naturellement dans tous les Hommes, entre les facultez superieures de l'Ame & ses facultez inferieures: mais comme ils ont ignoré la source de ce mal, ainsi que nous vous l'avons fait voir, contens de le déplorer, ils n'ont pu découvrir des remèdes pour le corriger. Leurs Philosophes faisoient de belles & magnifiques Peintures de la Vertu: il la représentoient comme la Fille du Ciel & la Mere de tous les véritables plaisirs: ils disoient qu'elle seule pouvoit rendre l'Homme heureux, & lui faire trouver la joie dans l'affliction, l'abondance dans la disette, la gloire dans le mépris, la Liberté dans les chaînes, le calme dans les plus violentes agitations de la Vie. Ils tiroient de-là d'assez beaux motifs pour porter les Hommes à la pratiquer. En un mot, ils en disoient, ce semble, assez, s'il n'eût été question que de convaincre l'esprit de l'Homme de la beauté & de la justice de la Vertu. Mais ce n'est proprement pas dans l'esprit que se trouve le principal obstacle qui empêche les Hommes de devenir vertueux; c'est dans le cœur. Je l'ai déjà dit, l'Homme est naturellement convaincu de la justice de ses Devoirs, du moins de la plus grande partie de ses De-

voirs: mais il n'a pas assez de force pour les accomplir; il n'a pas même assez de droiture pour vouloir bien sincèrement les accomplir; il ne se plaît qu'à mal-faire, & il ne fait ce que c'est que de bien-faire. Dans cet état, toutes les exhortations qu'on peut lui adresser ne sont que comme de vains sons, qui resonnent inutilement en l'air: il pourra en être frappé, son cœur pourra en être foiblement ébranlé; mais il n'en fera jamais touché jusqu'à renoncer à ses vices.

La Loi de *Moïse* avoit, à cet égard, le même défaut que la Philosophie. Supposant l'Homme en l'état où il devoit être, elle lui déclaroit simplement quels étoient ses Devoirs; mais elle ne lui fournissoit, par elle-même, aucuns secours pour les accomplir. C'étoit une *Lettre morte*, comme parle l'Écriture, parce qu'elle se contentoit de représenter à l'Homme ce que Dieu exigeoit de lui, sans le rendre capable de s'en acquiter. On peut dire que *Moïse* avoit, en quelque manière, imité *Pharaon*, qui demandoit aux *Israélites* une double portion de briques, & qui leur refusoit la paille nécessaire pour les cuire: de même, le Législateur des *Juifs* avoit imposé à l'ancien Peuple une tâche d'autant plus difficile que celle que la Philosophie imposoit aux Hommes, que dans celle-ci les sages Payens avoient eu soin de ménager les intérêts de leurs

leurs Passions & de leurs Vices favoris; au lieu que *Moïse* demandoit à *Israël* une Vertu parfaite à toutes sortes d'égards, & cependant il ne lui faisoit espérer aucune aide, aucun secours de la part de Dieu.

C'est ici, Mes Freres, que la Discipline de JESUS-CHRIST surpasse infiniment toutes les autres. Quelques difficiles que soient les Loix que ce Divin Legislatteur nous prescrit, il nous en rend la pratique *douce & aisée*: quelque grande que soit notre foiblesse, il nous met en état de *pouvoir toutes choses*. Il fait que c'est avec des Hommes non seulement foibles & infirmes, mais invinciblement déterminez au mal & incapables par eux-mêmes de faire le bien, qu'il a à faire: il se proportionne donc à eux, il entre dans leur état, il pourvoit à leurs besoins. Les Hommes sont semblables à ce Paralytique qui n'avoit pas la force de recourir au remède, & de se jeter dans le Lavoir pour être guéri: JESUS-CHRIST leur offre, leur promet, leur communique des forces suffisantes pour se lever, pour entrer & marcher dans les sentiers de cette *Loi parfaite qui restaure l'Ame*. Il leur parle d'un nouvel Esprit que Dieu repandra sur eux, s'ils veulent s'engager à le suivre: Esprit de lumiere, pour dissiper les ténèbres de leur entendement: Esprit de force, pour surmonter l'obstination de leur cœur: Esprit de faincteté, pour corriger la malice & l'impureté

Pf. XIX.
8.

de leurs affections: Esprit de lumiere, pour leur faire appercevoir la beauté de ses Loix Divines: Esprit de force, pour *amener toutes leurs pensées captives à son obéissance*: Esprit de sainteté, pour les porter à la pratique de toutes sortes de Vertus.

C'est, dis-je, un Esprit céleste que JESUS-CHRIST promet aux Hommes de la part de Dieu: *Si vous, qui êtes mauvais, savez donner à vos Enfants des choses bonnes; combien plus votre Pere, qui est dans le Ciel, donnera-t-il le S. Esprit à ceux qui le lui demandent?* Et ailleurs: *Demandez, & vous recevrez.* Il nous parle d'un Trône de grace, vers lequel nous pouvons aller *avec assurance*, pour y trouver le secours qui nous est nécessaire, *dans le tems opportun.* Celui qui vient à moi, nous dit-il dans un des Versets qui précèdent notre Texte, c'est-à-dire, celui qui embrasse ma Discipline, *il découlera des Fleuves d'eau vivante de son ventre*; c'est-à-dire, il fera comme un Vaisseau plein du S. Esprit, qui débordera, en quelque maniere, qui s'écoulera au-dehors par toutes sortes de bonnes œuvres. *Jamais Homme ne parla comme cet Homme.*

Comme la Discipline de JESUS-CHRIST surpasse toutes les autres, par les secours qu'elle nous fait espérer pour pratiquer la Vertu; elle les surpasse aussi par l'excellence & la certitude des Recompenses qu'elle nous

nous propose pour nous y porter. C'est ici principalement que nous pouvons nous écrier, *Jamais Homme ne parla comme cet Homme.* Je fai que les Payens ont soupçonné que la Vertu ne demeureroit pas sans recompense; mais il est certain qu'ils ne se sont exprimez, sur ce sujet, qu'avec beaucoup de menagement. La plupart d'entre eux faisoient profession de croire l'Immortalité de l'Ame, il est vrai: mais on peut dire que cette Opinion étoit plutôt fondée sur le désir qu'ils en avoient, ou, si vous voulez, sur un reste de l'impression que Dieu en a gravée dans le cœur & que le péché n'en avoit pas tout-à-fait effacée, que sur la force même des raisons dont ils se servoient pour l'établir. Venant à considérer que dans les diférens changemens qui arrivent aux Corps, dans les diférentes formes par lesquelles on les voioit passer successivement, aucune portion, aucun atome de matiere ne se perdoit dans l'Univers; ils en concluoient que l'Ame de l'Homme, cet Etre infiniment plus noble que le Corps, cet Esprit qui se souvient du passé, qui prévoit l'avenir, qui se rend présentes les choses les plus éloignées, qui mesure la Terre & les Cieux, & qui sent en soi-même un certain fond de Grandeur qui fait que le Monde lui paroît trop petit & trop borné; que cet Etre, dis-je, si noble, qui semble être comme un raion & un écoulement de la Divinité, ne

devoit pas se perdre à plus forte raison. Ils pouvoient se confirmer dans cette pensée, par la considération de la nature même de notre Ame, laquelle étant un Etre simple, qui ne renferme aucune composition de parties différentes & contraires les unes aux autres, ne renferme, par cela-même, aussi aucun principe de destruction & de dissolution. J'avouë que les Payens, au moins pour la plûpart, n'avoient pas une telle idée de l'Ame, & qu'ils se la représentoient, au contraire, comme un corps plus subtil, comme une matiere raffinée & spiritualisée: il n'importe; prêtons leur cette preuve, puis qu'aussi bien nous ne la devons qu'à la Raison, qui leur étoit commune avec nous.

A ces deux raisons, ils pouvoient en ajouter une troisième, tirée de ce qu'on voit que dans la vie présente les choses se passent d'une telle maniere, qu'il semble que le Vice y soit, en quelque sorte, récompensé, & la Vertu punie. Or c'est ce qu'on ne peut accorder avec la Providence de Dieu, que la plûpart des sages Payens reconnoissoient, à moins qu'on ne suppose qu'il y aura une autre Vie, après celle-ci, où les choses seront rétablies dans leur ordre naturel, où les Méchans recevront le Salaire de leur Iniquité, & les Gens de bien le Fruit & la Recompense de leur Vertu.

A Dieu ne plaife, Mes Freres, que je combatte ces raisons par lesquelles les Payens prouvoient que l'Ame est immortelle. Ce doit être fans doute une grande consolation pour nous, de voir que cette vérité capitale de la Religion se trouve si conforme aux idées, aux sentimens, aux désirs que la Nature a donnez à l'Homme, & que la Raison, sur cet Article, eût si bien préparé les voies à la Foi. Cependant, mes Freres, je ne craindrai pas de dire, que ces mêmes preuves, considérées en elles-mêmes & indépendemment de la Révélation, n'avoient pas assez de force pour produire dans les Payens une pleine & entiere certitude de la Vérité dont il s'agit. Car enfin, que l'Ame soit simple & spirituelle tant qu'on voudra; qu'elle ne renferme aucunes parties, dans lesquelles elle puisse se disfondre: cela prouve, tout au plus, qu'elle ne meurt pas de la même maniere que le corps; mais cela ne prouve pas qu'elle ne puisse mourir d'une autre maniere, savoir par l'annihilation. Pourquoi Dieu, qui l'a tirée du Néant, ne pourroit-il pas l'y faire retourner? Que si l'on dit que la Sagesse de Dieu ne semble pas pouvoir lui permettre de détruire un aussi excellent Ouvrage; je répons que cela seroit bon à dire, si l'Homme eût conservé l'excellence que Dieu lui avoit donnée; mais que s'étant corrompu, s'étant

témérairement revolté contre son Créateur, la Raison ne fauroit prouver que, pour le punir, Dieu ne puisse, très-sagement, le replonger dans l'abîme du Néant. La différence qui est entre le Bon & le Méchant, entre le vicieux & le vertueux, n'est pas si grande, que Dieu ne puisse les confondre avec justice. Où est l'Homme vertueux, pour si vertueux qu'il soit, qui ne se soit pas mille fois rendu digne que Dieu l'exterminât?

Encore une fois, je n'ai pas intention d'affoiblir les preuves dont il s'agit. Elles ont beaucoup de force, quand on les considère conjointement avec la Révélation; mais si vous les en détachez, elles perdent la plus grande partie de leur poids. Aussi voit-on que parmi les Payens non seulement plusieurs souûtenoient hautement que l'Ame perissoit avec le Corps; mais ceux-là même qui prétendoient qu'elle étoit immortelle ne le faisoient qu'avec beaucoup d'incertitude. Vous les voiez floter perpétuellement entre l'assurance, & le doute. Tantôt ils vous font, sur ce sujet & sur l'esperance qu'ils ont d'une bienheureuse Immortalité, des Discours qui vous paroissent inspirez: & puis vous les entendez déclarer franchement, qu'ils ne sont pas trop sûrs de ce qu'ils deviendront après leur mort. *Senèque* avouë qu'il ne fait si la mort détruit l'Ame, ou la met

en

en liberté. Ailleurs, voulant affermir un de ses Amis contre la crainte de la mort, il lui dit, sans détour, qu'en mourant, il ne fera que redevenir ce qu'il avoit été avant que de naître: (a) *Vous ne feres point*, lui dit-il, *vous n'avez point été, c'est une même chose.* Et Socrate lui-même, qui, dans un Discours fait pour prouver l'immortalité de l'Ame, avoit si parfaitement persuadé ceux qui l'entendirent, qu'un d'entre eux courut, sur le champ, se précipiter dans la Mer, afin de jouir plutôt de cette Immortalité bienheureuse; Socrate, dis-je, en mourant déclare à ses Amis, qu'il doute pourtant encore sur ce sujet: (b) *J'espère*, leur dit-il, *de me trouver bientôt dans l'Assemblée des Bienheureux, quoiqu'à dire le vrai, je ne voudrois pas trop l'affirmer.* Et un peu après: *Si ce que je dis est vrai, il n'y a rien de plus beau que de le croire; mais si, après ma mort, il ne reste rien de moi-même, cette erreur aura toujours ceci de bon, c'est que dans le moment qui précède ma mort, elle me rend moins sensible au mal présent.*

Aut ene-
cat, aut
emittit.

1736
1737

Les esperances des Juifs étoient mieux fondées sans doute, puis qu'outre les lumieres de la Nature & de la Raison, ils avoient

(a) Sen. Epist. LXXVII. §. 2.

(b) Grot. Annot. in Lib. de Verit. Rel. Christiana. p. 345.

avoient encore celles de la Révélation. On ne peut pas nier qu'ils n'eussent reçu les promesses d'une meilleure vie que celle-ci : *Enquerez-vous diligemment des Ecritures*, disoit JESUS-CHRIST aux Juifs de son tems, *car vous esperez avoir par elles la vie éternelle*. S. Paul, dans *Heb. XI.* son Epitre aux Hébreux, nous représente *13. Ec.* les anciens Patriarches comme faisant profession d'être voyageurs & étrangers sur la Terre, comme cherchant la Patrie céleste, comme attendant une Cité qui a des fondemens & de laquelle Dieu est l'Architecte & le bâtisseur : & ces promesses, faites aux Patriarches, il ne faut pas penser, comme le dit S. Paul, que la Loi, qui est venuë entre deux, les eût *enfrain-tes ou anéanties*. Cependant, Mes Freres, il est certain que cette Vérité, comme toutes les autres, n'étoit encore découverte aux Juifs qu'obscurément & confusement. Les promesses que Moïse avoit attachées à l'observation de sa Loi sembloient ne regarder, dans leur sens prochain & immédiat, que les biens & les avantages de la vie présente : c'étoit une Terre fertile, une Maison bien fournie, une Vie longue, une Prospérité toujours constante : le reste étoit caché sous des ombres, & ne pouvoit en être tiré que par la force du Raisonnement, comme quand JESUS-CHRIST prouve la vérité de la Resur-

rection & d'une autre vie, par ce Passage: *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob.* Et c'est par raport à cette obscurité que S. Paul dit, que la Loi n'avoit que l'ombre des biens à venir, & non point la vive image des choses: & que nous avons aujourd'hui un Souverain Sacrificateur qui a obtenu un Ministère d'autant plus excellent que celui de Moïse, qu'il est Médiateur d'un plus excellent Testament, établi sous de meilleures Promesses.

Math. XXII.

32.

Heb. X.

1. &

VIII. 6.

En effet, Mes Freres, JESUS-CHRIST, par les lumieres de sa Doctrine, disipe les ombres de la Loi, & fixe les incertitudes des Hommes sur leur sort éternel. Il rectifie les idées des uns, il confirme & éclaircit les idées des autres; il nous enseigne, d'une maniere beaucoup plus positive qu'on ne l'avoit fait jusques-là, que l'Ame est diferente du corps; qu'elle ne s'anéantit pas avec lui; que cette vie est proprement un tems d'épreuve, & qu'après cela, suivra infailliblement la Recompense & la Puniton. Il nous découvre le néant & la vanité des choses de la terre; combien les plaisirs en sont courts & amers, combien les Honneurs en sont fragiles, combien les Richesses en sont périssables. Il nous apprend que ce n'est pas pour ce Monde visible que nous sommes faits; qu'il y a un autre Monde, élevé

vé au-desfus de celui-ci, dans lequel nous trouverons le bonheur que nous cherchons en vain ici-bas. Il nous déclare que le souverain Monarque de ce Monde céleste l'envoie vers nous, pour nous y conduire; qu'il nous y attend; qu'il se prépare à y rendre chacun de nous éternellement heureux. Il prouve & confirme cette grande, cette importante Vérité, non par des raisonnemens trop foibles pour produire une pleine persuasion, trop subtils du moins pour faire impresion sur toutes sortes d'esprits; mais par l'expérience, par des Faits sensibles, par sa propre Resurrection, & par son Ascension dans le Ciel.

Quelle Peinture ne nous fait-il pas de ce Bonheur céleste? Jusques-là les sentimens des Hommes avoient été partagez sur ce qui fait la nature de Souverain-Bien. Les uns le faisoient consister en une chose, & les autres en une autre; & un Ancien compte jusqu'à deux cens quatre-vingt tant d'Opinions sur ce sujet. On peut dire qu'ils se trompoient tous également. Le Bonheur de l'Homme ne dépend pas d'un seul bien particulier, mais du concours de tous les biens. La Connoissance, les Richesses, les Dignitez, les Plaisirs, la Paix de l'Ame; tout cela doit y entrer, tout cela doit se réunir pour rendre l'Homme parfaitement heureux; tout cela se trouvera dans cette Vie à venir que JESUS-CHRIST

CHRIST nous promet: Sceptres & Couronnes incorruptibles, Plaisirs parfaitement purs, Biens, Richesses qui ne nous feront jamais enlevées, Connoissances qui ne seront obscurcies d'aucun nuage, Joies innarrables & glorieuses. *Jamais Homme ne parla comme cet Homme.*

Jusques-là les Hommes avoient bien eu quelque esperance que l'Ame seroit heureuse après cette Vie; mais il ne leur étoit jamais tombé dans l'esprit que le Corps dût avoir part à ce bonheur. JESUS-CHRIST nous découvre cette consolante Vérité. Il nous apprend que nous ne serons pas heureux à-demi, par la gloire dont notre Ame fera couronnée; mais que nous le ferons pleinement, & dans toutes les parties de nous-mêmes. Il nous déclare que *ce mortel-ici revêtira l'Immortalité, que ce corruptible revêtira l'Incorruption, que corps sensuel deviendra corps spirituel, & sera non seulement admis un jour dans le Ciel, mais deviendra, en quelque maniere, lui-même partie de la Gloire céleste, brillant & lumineux comme le Soleil dans le Firmament.* *Jamais Homme ne parla comme cet Homme.*

Jusques-là les Hommes, destituez des lumieres de la Révélation, n'avoient osé asûrer que la vie, qui suivra celle-ci, dût être éternellé. Les *Stoiciens*, qui croioient que l'Ame survit au Corps, ne laissoient pas

pas de soutenir qu'elle sera détruite un jour. JESUS-CHRIST nous déclare que nous vivrons aux Siècles des Siècles, & que nous ferons toujours avec Dieu; que la Vie de Dieu fera notre Vie, & sa durée notre durée; que le bonheur qui nous est préparé n'est pas simplement un poids de gloire; mais *un poids éternel de gloire excellemment excellente. Jamais Homme ne parla comme cet Homme.*

2 Co-
rinth.
IV. 17.

C'étoit le
jour de
l'Ascen-
sion.

Qu'il me soit permis, Mes Freres, de remarquer ici, à l'occasion de la circonstance du jour où nous nous trouvons, que non seulement JESUS-CHRIST nous déclare ces grandes Véritez; mais il nous les prouve & les confirme par des Faits sensibles & propres à faire impression sur toutes sortes d'esprits, je veux dire, par sa Resurrection d'entre les morts, & son Ascension dans le Ciel. Après avoir été indignement mis à mort par l'injustice de ses Ennemis, il sort du tombeau, & en corps & en ame, on le voit monter dans les Lieux célestes. Ce double Fait confirme les grandes esperances que JESUS-CHRIST nous donne, mieux qu'aucun raisonnement, pour si subtil qu'il fût, ne le pourroit faire: il nous apprend que nous sommes faits non seulement pour l'Immortalité, mais encore pour l'Immortalité céleste; que le Ciel est le lieu où nous devons

vons tendre, & que la Terre n'est qu'un passage pour y arriver. C'est ce que nous avons moins de peine à croire par rapport à notre Ame, cette Substance immortelle, qui étant, pour ainsi dire, descenduë du Ciel, sent en elle-même un penchant secret à y retourner. Mais à l'égard du corps, nous n'avons pas la même facilité à croire qu'il puisse avoir part au même bonheur; que cette Substance terrestre & sensuelle puisse entrer en société avec les Anges, & hériter le Royaume de Dieu. Comme cette partie de nous-mêmes a été tirée de la Terre, & que nous l'y voions retourner tous les jours, nous nous imaginons aussi non seulement qu'elle y doit demeurer; mais qu'elle ne peut être transportée ailleurs, bien moins encore être transportée dans le Séjour glorieux où Dieu habite.

Or qu'y a-t-il de plus propre à nous détromper à cet égard que l'exemple de JESUS-CHRIST, qui, avec une chair humaine, puisée dans le sein d'une Femme de notre sang, sujette aux mêmes foiblesses, aux mêmes affections que la nôtre, qui a même été, par la mort, actuellement séparée de l'Ame, comme la nôtre le fera un jour, monte au Ciel, & va jouir, dans le sein de Dieu, de la joie qui lui étoit proposée? Cet exemple ne justifie-t-il pas non seulement qu'il n'est pas impossible

D

que

que notre corps nous suive dans ce glorieux Séjour; mais ne nous est-il pas de plus un gage, une arrhe, une assurance certaine de notre future resurrection d'entre les morts, de notre ascension dans le Ciel, & de notre Immortalité bienheureuse?

Mais ne quittons pas cette matiere sans vous faire sentir combien, par les glorieuses Promesses dont je viens de parler, JESUS-CHRIST console plus efficacement ceux qui sont en quelque affliction que ce soit, que ne le pouvoient faire les Docteurs qui l'avoient précédé. Moïse ne pouvoit guère donner de consolation, dans les disgraces de la vie, à ceux qui, par les Principes mêmes de la Religion qu'il leur avoit enseignée, devoient regarder la Prospérité temporelle comme une marque de la faveur de Dieu, & l'Aversité, au contraire, comme une marque de son indignation. Et pour les Philosophes, on peut dire qu'ils étoient des *Consolateurs fâcheux*. Les uns soutenoient que les maux, qui nous travaillent dans cette vie, ne sont pas des maux à proprement parler; comme si, en leur faisant changer de nom, on pouvoit leur faire changer de nature. Les autres disoient que tous les événemens de la vie arrivoient nécessairement, & qu'il étoit inutile de s'en affliger; comme si c'étoit une consolation fort rejouissante pour un Malade, que de lui dire qu'il n'y

a point de remède pour lui, & que son mal est incurable. Les autres disoient que la Mort n'est un mal que dans l'imagination; que dans le fond c'est une chose indifférente, qui nous plonge dans un état où nous n'aurons aucun sentiment, ni par conséquent aucune douleur, non plus qu'aucun plaisir; comme si, quand même cela seroit vrai, je pouvois m'empêcher de regarder comme le Souverain Mal, ce qui m'arrache l'Etre, & me prive de toutes les choses que je possède.

Ecoutez JESUS-CHRIST, Mes Freres. Il vous dira que vos afflictions, quelque douloureuses qu'elles soient, sont des moiens par lesquels Dieu vous prépare pour la Vie du Ciel: qu'un jour viendra que vos douleurs cesseront, que toutes les larmes seront essuiées de vos yeux, & que votre tristesse sera convertie en joie. Etes-vous exilés de votre Patrie? Jetez les yeux sur cette autre Patrie infiniment meilleure de laquelle la Foi vous a rendus Bourgeois, où votre Pere régné, & où il vous prépare un Trône à côté du sien. Etes-vous dépouillés de vos biens temporels? Souvenez-vous que vous avez dans les Cieux une meilleure substance, & qui est permanente. Pleurez-vous la perte d'un Pere, d'un Mari, d'un Enfant? Sachez que ce n'est pas être perdu que d'avoir remis son Ame entre les mains de

2 Co-
rinth. V.
1.

Dieu: vos Proches ne sont pas morts, ils ont, au contraire, dépouillé la mortalité; ils sont recueillis dans *le faisceau de Vie*; ils jouissent, dans le sein de Dieu, d'une glorieuse Immortalité; ils s'en sont allez *vers leur Pere & votre Pere, vers leur Dieu & votre Dieu*. Sentez-vous votre corps s'affoiblir par les années, se miner par les maladies? Pensez que si *votre Habitation terrestre de cette loge se détruit, vous avez un édifice de par Dieu, savoir, une Maison éternelle dans les Cieux qui n'est point faite de main*. Tremblez-vous aux approches de la mort, qui s'avance, à grands pas, pour vous saisir? Ah! il n'y a plus de mort pour vous; *la mort est engloutie en Victoire*: c'est la porte du Ciel qui s'ouvre; c'est l'Ange du Seigneur qui vient vous appeler *aux Noces de l'AGNEAU*. *Jamais Homme ne parla comme cet Homme?*

REFLEXION GENERALE.

J'AI, peut-être, déjà passé les bornes destinées à ces Exercices, Mes Freres: mais je ne saurois pourtant m'empêcher, avant que de finir, de faire une Reflexion générale. C'est que si l'on considère la maniere dont JESUS-CHRIST nous parle, soit lorsqu'il nous révèle les Vérités célestes, soit lorsqu'il nous prescrit nos

De-

Devoirs, soit lorsqu'il nous fait ses grandes & précieuses Promesses; on se trouvera de plus en plus confirmé dans la persuasion de cette vérité, que *jamais Homme ne parla comme lui*. On ne lui entend point faire de ces Raisonnemens subtils & rafinez, plus propres à faire connoître l'étude de celui qui parle, qu'à instruire & à persuader ceux qui écoutent: on ne lui voit point employer cette excellence de bien-parler, ces termes pompeux, ces comparaisons forcées, ces mouvemens outrez dont les Livres des Philosophes sont pleins. Il parle simplement, naturellement, sans faste, sans ostentation, s'accommodant à la portée de tous, empruntant ses images des choses les plus communes & les plus familières: mais, en même tems, on sent que *ses Paroles sont esprit & vie*, qu'elles ont une force à laquelle il est impossible de résister; qu'elles sont animées d'un feu qui fait que *notre cœur brûle au-dedans de nous*, lorsque nous l'écoutons; que, *perçantes comme une épée à deux tranchans*, elles atteignent jusques à la division de l'Ame & de l'Esprit, des jointures & des moëlles.

Jean.
VI. 63.

Heb. IV.
12.

Quand il nous parle de Dieu & des choses Divines, il nous en parle avec une facilité, qui fait d'abord sentir que ces choses mêmes lui sont parfaitement connues. Il en parle avec une majesté digne de

Dieu; mais en même tems, avec une clarté & une évidence qui les rend sensibles aux plus simples d'entre les Hommes, toutes spirituelles, toutes sublimes, toutes relevées qu'elles sont. Quand il nous donne ses Préceptes, il le fait avec une force & une condescendance qui nous rend ces Préceptes aimables. Il n'imité point ces lâches Prévaricateurs qui n'osent dire la vérité, ou qui n'osent la dire qu'avec de grands adouciffemens, de peur de s'attirer la haine de ceux qui les écoutent. Il ne ménage personne, lorsqu'il s'agit des intérêts de Dieu & la Religion: il ne flatte pas plus les grands que les petits; *il enseigne la Voie de Dieu en vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce qu'il ne considère point la qualité des Personnes.* Il parle, il commande en Maître qui veut être obéi: &, au lieu que les Prophètes se contentoient de parler au nom de Dieu, *Ainsi a dit l'ETERNEL;* il parle en son propre nom, *Mais moi je vous dis.* Quand il nous promet la Vie éternelle, il le fait comme en étant le Maître & le Dispensateur, comme tenant cette Vie entre ses mains, comme pouvant la donner à qui il lui plaît; mais, en même tems, il nous presse fortement de l'accepter. Dans tous ses Discours on sent qu'il n'a point de plus ardent désir que de nous rendre heureux; *c'est de l'abondance de son*

Math.
XXII.
16.

son cœur que sa bouche parle, offre, promet. En un mot, la grace est repandue Pf. XLV. sur ses levres: ses propres Ennemis s'étonnent des paroles pleines de Sagesse & Luc. IV. d'autorité qui sortent de sa bouche; & les 22. Sergens, dans notre Texte, s'écrient, Jamais Homme ne parla comme cet Homme.

A P P L I C A T I O N.

Après cela, Mes Freres, n'êtes-vous pas pénétrez d'estime, d'admiration, d'amour pour la Religion que vous professez, & pour le céleste Docteur qui vous l'a enseignée? Certainement on peut dire que le mépris, que les Libertins font paroître pour cette Religion, ne vient que de ce qu'ils ne la connoissent pas, ou qu'ils ne l'ont étudiée que dans certaines Sources impures, où elle se trouve mêlée & comme confondue avec un grand nombre d'erreurs & d'absurditez sensibiles. Mais quand on l'examine en elle-même, & indépendamment de ces téméraires additions que l'esprit de l'Homme, toujours porté à corrompre les meilleures choses qui lui passent par les mains, y a faites; plus on l'a connoit plus on l'aime, plus on l'étudie plus on l'admire. Qu'on suppose un Dieu, & que ce Dieu ait bien voulu se révéler à l'Homme, & lui déclarer de quelle maniere

il vouloit en être servi ; j'ose soutenir qu'on ne sauroit concevoir qu'il eût pû nous découvrir des Véritez plus grandes & plus augustes, nous donner des Préceptes plus saints & plus parfaits, nous faire des Promesses plus magnifiques & plus dignes de Dieu, que JESUS-CHRIST ne l'a fait dans la Religion qu'il nous a donnée. Religion d'ailleurs confirmée par tant de témoignages extérieurs, que si, à la regarder en elle-même, on ne peut douter qu'elle ne soit belle & excellente ; à regarder les témoignages que le Ciel lui a rendus, on ne peut douter qu'elle ne soit Divine.

Quelle gloire pour nous, Mes très-honorez Peres & Freres en JESUS-CHRIST, d'être les Ministres de cette Religion, les Organes dont JESUS-CHRIST, maintenant élevé dans le Ciel, se sert, pour faire entendre aux Hommes, *les Paroles du Salut & de la Vie éternelle* ! Hélas ! qui sommes-nous, lorsque nous réfléchissons sur nous-mêmes ? Aveugles, comment pouvons-nous conduire d'autres Aveugles, sans les faire tomber, sans tomber nous-mêmes les premiers dans le précipice ? Mais nous avons une lumière céleste qui nous guide, comme la Colonne de feu guida autrefois le Peuple *Hébreu* dans le Désert : où elle va, nous devons aller ; où elle s'arrête, nous devons nous arrêter.

Ne

Ne cachons à nos Peuples aucun des secrets *du Conseil de Dieu* que JESUS-CHRIST nous a révélé ; mais n'aions pas la folle témérité d'y ajouter les Spèculations de nos propres esprits. Comprendons que jamais nous ne parlerons mieux, que lorsque nous parlerons comme notre Divin Maître : & évitant, dans nos Discours, ces vaines disputes, ces débats de paroles, qui ne sont propres qu'à engendrer envie, querelles, médifances, mauvais soupçons ; bornons-nous à la *Doctrine qui est selon Piété*. Et si quelquefois nous combatons les Erreurs de ceux de dehors ; appliquons-nous principalement à combattre les Vices de ceux de dedans.

Apprenons, à ceux qui nous écoutent, que les Véritéz que JESUS-CHRIST nous a révélées, que les Préceptes qu'il nous a donnez, que les Promesses qu'il nous a faites ; que ces trois choses, dis-je, se tiennent par un lien indissoluble. Instruifons-les des Véritéz, parlons-leur des Recompenses ; mais n'oublions jamais à leur mettre devans les yeux les Devoirs. Faisons-leur comprendre que la persuasion des Véritéz ne peut les conduire à la possession du bonheur qui leur est promis, que par l'observation des Devoirs qui leur sont imposez.

Sur tout, que notre Vie soit le Com-

mentaire de notre Parole. Ne renverfons pas, d'une main, ce que nous édifions de l'autre, de peur que, comme *Moïse* autrefois, après avoir conduit *Israël* jusques aux confins de *la Terre promise*, nous n'en foions nous-mêmes exclus. Ne nous flatons pas qu'il en soit de nous comme de ces Officiers, qui, parce qu'ils exigent les Tributs dûs au Souverain, se dispensent eux-mêmes de les paier. Souvenons-nous toujours que *le Mystère de la Piété* doit nous sanctifier nous-mêmes les premiers, & que nous devons aux autres, non seulement des Instructions, mais des Exemples.

Pour vous, Mes chers Freres, qui composez les Troupeaux du Seigneur, écoutez nos paroles, *non comme les paroles d'un Homme; mais, telles qu'elles sont véritablement, comme les Paroles de Dieu.* Imitiez *Marie*, de laquelle il est rapporté, qu'elle *gardoit les Paroles de JESUS-CHRIST dans son cœur.* Recevez ses Vérités par la Foi, observez ses Préceptes par la Charité, embrassez ses Promesses par l'Espérance; & qu'il ne vous arrive jamais de séparer ces trois choses.

C'est, sans doute, une très-pernicieuse disposition que celle qu'on remarque dans la plûpart des Chrétiens de nos jours, je veux dire que cette fausse délicatesse, qui fait qu'ils ne peuvent goûter la Parole de Dieu, à moins qu'elle ne soit

asaisonnée de tous les traits de l'Eloquence. J'avouë qu'un Ministre de l'Evangile ne doit pas négliger de proposer, autant qu'il le pourra, les Véritez du Salut d'une maniere digne de leur Grandeur, & propre à les rendre aimables à ceux qui l'écoutent. Mais de ne pouvoir entendre la Parole de Dieu, sous prétexte que le tour & les manieres de celui qui la propose ne plaisent pas, ce ne peut être que l'effet d'une indifférence criminelle pour ces Véritez salutaires.

Ce n'est ni le tour, ni les manieres, ni les expressions du Prédicateur qui doivent vous sauver; ce sont les Véritez mêmes que l'on vous prêche, & ce Trésor, pour être enfermé dans un Vaisseau de terre, ne doit rien perdre de son prix. Au contraire, il arrive souvent qu'un Prédicateur moins éclatant fera, dans le fond, plus de fruit, qu'un autre qui aura plus de Talens extérieurs; semblable, si j'ose le dire, à *Lea*, qui, quoique moins belle à voir, étoit néanmoins plus féconde que *Rachel*. Dieu permet que la chose arrive de la sorte, afin qu'il paroisse que l'excellence de la force de l'Evangile vient de Dieu, & non point de l'Homme; & que l'efficace de son Esprit est attachée non à la parole du Prédicateur même, mais à celle de J E-

JESUS-CHRIST qui parle par sa bouche.

Après tout, Mes Freres, vos Pasteurs ne prétendent pas être infallibles. Ils peuvent quelquefois mêler leurs propres pensées à celles de l'Esprit de Dieu. Ils peuvent quelquefois parler autrement que JESUS-CHRIST. Aussi vous exhortent-ils à consulter vous-mêmes *les Ecritures*, pour savoir s'il est ainsi. Censurez, critiquez, rejetez tout ce qui, dans leurs Discours, vous paroîtra contraire à la Parole de Dieu. Mais pour cette Parole en elle-même, respectez-la toujours de quelque bouche qu'elle sorte; recevez-la avec soumission & avec obéissance de foi.

Tous tant que nous sommes, Mes Freres, & Pasteurs & Troupeaux, benissons Dieu de ce qu'il nous a envoyé un Docteur du Ciel pour nous révéler ses Mystères, pendant qu'il les a cachez *aux Sages & aux Entendus* de ce Siècle; & pour nous instruire de sa Volonté, pendant qu'il laisse les autres Hommes *marcher dans leurs propres voies*. Profitons d'un si grand avantage. Les grands Maîtres font les grands Disciples. Puis donc que nous avons un Docteur plus excellent que ni les Philosophes, que ni *Moïse* même, quoiqu'éclairé des lumieres de l'Esprit de Dieu; il faut aussi que
notre

notre Justice surpasse non seulement celle des sages Payens, mais celle des *Pharisiens* même & des Scribes, qui passoient pour les plus saints d'entre les *Juifs*.

Quelle honte pour nous ! quel opprobre pour notre Religion & pour le Divin Maître qui nous l'a enseignée ! si nous vivons encore comme les Gentils ; si nous nous abandonnons à des Vices, pour lesquels plusieurs Payens ont fait paroître de l'éloignement ; si nous sommes encore injustes, intempérans, durs à nos Freres, vindicatifs. Ces Infidèles ne s'éleveroient-ils pas en jugement un jour contre nous, & ne nous condamneroient-ils pas pour avoir moins fait avec un tel Maître, avec de tels secours, avec de telles lumieres, qu'ils n'auront fait quoique destituez de tous ces avantages, abandonnez à eux-mêmes, conduits par les simples lumieres de la Nature & de la Sageffe humaine ?

Que la Grace de Dieu, qui nous est si clairement apparüe, nous porte à renoncer à l'impiété & aux convoitises mondaines, & à vivre dans le présent Siècle sobrement, justement, religieusement ; attendans la bienheureuse esperance & l'apparition de notre grand Dieu & Sauveur, qui viendra pour récompenser notre obéissance & accomplir
ses

Tit. III

11. 12.

13.

ses Promesses, changer notre Foi en vûë
& notre Esperance en jouissance. A Lui,
comme au Pere & au Saint Esprit, un
seul Dieu benit éternellement, soit tout
Honneur, Gloire, Empire, Force & Ma-
gnificence, dès maintenant & à jamais.
Amen, Amen.

F I N.



Que la grace de Dieu, qui nous a
si clairement enseignés, nous continue
nomme à l'usage de sa sainte
gloire, et de sa sainte
Dieu seigneur, qui nous a
attendu la sainte
vraie & l'apprentissage de notre grand
Dieu & Seigneur, qui vient pour
L'Impression de notre obédience & accomplir
L A